

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 3

Artikel: Marc-Henri sur les routes d'Espagne : [suite]
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Marc-Henri sur les routes d'Espagne

par Jean des Sapins

II

Barcelone et autres lieux

Quand ils eurent garé la voiture et pris, selon le mot de Marc-Henri, leurs cantonnements, ils s'aperçurent que leur hôtel s'ouvrait sur les Ramblas, longue avenue ombragée dont la partie centrale est réservée aux piétons, tandis que le flot des voitures et des trams passe devant les restaurants et les magasins.

Les Ramblas partent du port où se dresse la haute statue de Christophe Colomb et s'en vont jusqu'au cœur de la ville. On flâne sous les platanes, on s'arrête devant les fleuristes et l'on s'attable aux terrasses des cafés. Les étalages regorgent de victuailles et la foule manifeste partout sa joie de vivre.

— Voilà ! dit Marc-Henri à ses compagnons. Je viens de m'informer des us et coutumes du pays. C'est valable pour toute l'Espagne. On commence à travailler à partir de dix heures du matin. On ne déjeune jamais avant deux heures de l'après-midi et ce n'est qu'à neuf heures du soir qu'on se met à table pour le dîner. De plus, j'ai appris que dans quelques jours allait s'ouvrir, ici, le Congrès eucharistique

qui réunira plus de cinq cent mille pèlerins dans toute l'Espagne. Voyez, on met déjà des drapeaux sur les places ainsi que des croix et des oriflammes aux balcons.

— Qu'est-ce que c'est que le Congrès eucharistique fit François du Crêtet en s'arrêtant au milieu du trottoir ?

— Comment ? Toi ? un conseiller de paroisse, tu poses une telle question ? Tu devrais savoir ça. Eh ! bien, c'est comme qui dirait un grand Synode où les curés du monde entier se donnent rendez-vous.

Jules au Sapeur ne prenait guère intérêt à ces explications. Il regardait passer les belles Catalanes aux yeux noirs, aux cheveux d'ébène relevés par un peigne d'écaille et qui parlaient d'abondance dans cette langue musi-

cale, un peu gutturale, tout en faisant des gestes gracieux.

— Tonnerre ! comme elles sont jolies, s'écria-t-il en ne cessant de se retourner.

Après une longue promenade, ils rentrèrent à l'hôtel, comme le soir tombait. Dans la vaste salle à manger, ils étaient à peu près seuls. Ils attendirent longtemps l'arrivée du premier plat. C'était tout un assortiment de poissons inconnus de nos trois Vaudois. Pas trace de truites, de perchettes ou de bondelles. Marc-Henri se servit copieusement et Jules au Sapeur de même. Quant à François, sa méfiance instinctive le maintint sur la réserve. Il tendit le menton, examina le plat et dit :

— Qu'est-ce que c'est que ça pour des bêtes ?

— Un peu de tout, fit Marc-Henri, d'un air détaché. Ces rondelles, c'est tout simplement des pieuvres coupées en petits morceaux, et ce qui est là, au coin du plat, ce sont des queues de serpent. Allons, sers-toi, sinon le garçon te remplira ton assiette.

Ils s'offrirent un « rouge » de grande marque capable de noyer tous les poissons de la Méditerranée.

— Pour bon, c'est bon, déclara Jules au Sapeur qui retrouvait son appétit d'autrefois.

Une heure plus tard, comme ils prenaient le dessert, les convives arrivaient, par petits groupes, sans se presser.

— C'est bien ça, remarqua François, ici on festoie toute la nuit.

Quand ils eurent bu le café et fumé leur pipe, Marc-Henri fit une proposition :

— On ne va pas rester là à regarder tout ce beau monde. Le maître d'hôtel m'a donné l'adresse d'une pinte où l'on peut déguster les meilleurs vins d'Espagne. Je saurai la repérer.

Ils cheminèrent pendant une bonne demi-heure, ils passèrent d'étroites ruelles et entrèrent dans une salle garnie de tonneaux portant les noms de vins célèbres. Ils dégustèrent à qui mieux mieux et jetèrent leur dévolu sur le « Valdépenas ».

— Quel vin ! fit Marc-Henri, en buvant à petites gorgées, c'est à se mettre à genoux devant.

Puis voyant que François y allait carrément :

— Pas trop vite, ça pourrait te jouer des tours !

Ils furent assaillis par les cirEURS de bottes, connus dans toute l'Espagne. Au moyen de crème, de pinceaux et de chiffons, ils transforment vos souliers en vrais miroirs. Et, tandis que ces praticiens leur caressaient les chaussures, ils s'intéressèrent aux « buveurs de porron ». L'homme prend une carafe spéciale dans la main droite, il



Buveur de Porron

l'élève à la hauteur de la bouche mais sans toucher les lèvres et fait le mouvement de verser. Un filet de vin tombe sur la langue, tandis que la main recule la carafe afin d'allonger le plus possible la trajectoire.

Bien entendu et à tour de rôle, nos trois Vaudois se firent « buveurs de porron ». Jules au Sapeur attrapa le

coup immédiatement. Marc-Henri reçut d'abord le liquide sur le nez puis réussit finalement la manœuvre. Quant à François, il oublia, dans sa précipitation, qu'il fallait rapprocher d'abord puis reculer le goulot, si bien qu'il arrosa copieusement son plastron de chemise. Ce fut un éclat de rire général. Tout penaud, il reposa la carafe et jura, comme l'autre, « qu'on ne l'y prendrait plus. »

— T'en fais pas ! dit Marc-Henri, on fera laver ta chemise par là. Il ne faut pas que la Rosine la voie dans cet état, elle se demanderait dans quelle gargotte tu as échoué.

Ils rentrèrent fort tard dans la nuit.

— Ah ! gémissait François, qui se sentait des faiblesses dans les jambes, c'est cette poison de « Valdepenas », vous ne m'y reprendrez pas.

— Mais, rectifia Jules au Sapeur, il te fallait ça, pour faire descendre toute cette marée. Autrement, les pieuvres auraient pu remonter en te ventousant !

Bien qu'il fût passé minuit, il y avait foule dans les rues. Les trams circulaient comme en plein jour.

— C'est comme ça, déclara Marc-Henri, on entendra les trams jusqu'à deux heures et les passants jusqu'à quatre. Avec ça qu'ils ne sont guère silencieux. Quelle bande de bouèlans ! Ils font autant de bruit que nos chats à la mi-août.

* * *

Le lendemain, vers dix heures, en prenant le petit déjeuner, ils décidèrent de monter à Tibidabo, sorte de haute colline située aux flancs de la Cordillère et d'où l'on a une vue d'ensemble sur cette « Nouvelle Carthage » comme l'appelle l'écrivain Camille Mauclair.

Arrivés au sommet, ils s'appuyèrent à la barrière et restèrent muets d'admiration. Cette immense ville étalée à leurs pieds donnait l'impression d'une

activité prodigieuse. Une brume légère flottait dans l'air et le bleu du ciel semblait se fondre dans le bleu de la mer.

Pour voir plus en détail les grandes avenues et le port, ils allèrent de Tibidabo à Montjuich, l'admirable parc qui surplombe la ville et où l'on peut voir le « Village espagnol » qui groupe des constructions typiques de toutes les provinces. De là, ils descendirent vers le port pour examiner de plus près les grands navires, les bateaux de plaisance en partance vers les Baléares, les caboteurs et les cargos. C'est de là que Barcelone exporte son vin et reçoit la plupart des importations espagnoles.

En quittant la capitale de la Catalogne, Marc-Henri résuma ses impressions :

— Pour des gens actifs et intelligents, ces Catalans en sont et des tous bons. Respect !

Et l'auto prit la route du sud, en suivant la mer. Côte découpée en anses, criques et petits golfes où nichent de pittoresques villages de pêcheurs. Ils admirèrent les rochers tombant à pic dans l'eau. Ils traversèrent des forêts de chênes-lièges, des plantations d'amandiers et, çà et là, au bord de la route, ils virent des caroubiers géants dont le fruit s'allonge en une gousse verdâtre.

La première halte eut lieu à Tarragone, ville déchue qui eut son époque de grandeur au temps des Romains. Ils s'approchèrent de l'église dont le porche a grand air au haut d'une large rampe d'escaliers. Les églises d'Espagne sont somptueuses : soleil éclatant à l'extérieur, fraîcheur et pénombre sous les hautes voûtes.

C'est dans cette ville de Tarragone, rappela Marc-Henri, que les Chartreux se réfugièrent quand ils furent chassés de France, au début de ce siècle, par la loi de séparation. Et c'est sous le

régime Pétain, il y a une dizaine d'années, qu'ils revinrent à la Grande Charreuse.

C'est dimanche. Les petits communiants reviennent de la messe vêtus de blanc. Et les fillettes ont des voiles somptueux. Par petits groupes, elles s'égaillent dans les rues sous l'œil bienveillant des « bonnes sœurs ».

A Tortosa, ils franchirent l'Elbe, le grand fleuve de l'Est, et traversèrent successivement de nombreuses bourgades. Ils firent halte dans l'île de Péniscola, reliée à la terre par une route étroite. Cette île, avec son château-fort, ses vieilles demeures et ses petites venelles qui dégringolent vers la mer, est une sorte de Mont-Saint-Michel espagnol.

A peine arrivés, ils furent assaillis par une nuée d'enfants déguenillés qui tendaient la main en criant :

— Oune pesetas ! oune pesetas !

— Oui, oui, fit Marc-Henri qui avait bourré ses poches de petites piécettes, on vous connaît ! Vos mères vous mettent en culotte trouée et vous mâchure la figure pour nous faire pitié. Ça ne prend pas. Allez ! ouste ! et n'y revenez plus !

Et d'un geste large, il leur lança, aussi loin qu'il pût, une poignée de petites pièces.

Toute la bande s'élança, comme un vol de moineaux. Ce fut une vaste bousculade.

En fin d'après-midi, ils arrivèrent à Valence, troisième ville d'Espagne et la plus riche du pays. On dit de cette ville que « c'est une paysanne cossue qui offre fièrement ses produits ».

Comme leur hôtel faisait face aux arènes, ils durent brusquement garer la voiture au bord du trottoir à cause de la foule. La corrida venait de prendre fin et l'on acclamait encore le « torero » que des jeunes gens portaient en triomphe.

— L'Espagne, dit Marc-Henri, ce sont les arènes, les églises et les auberges. Moi, je vous avoue que je n'aime guère voir souffrir les bêtes, pas plus les taureaux que les autres. C'est pourquoi je n'irai pas à leur corrida. On sait bien qu'il faut les tuer une fois, mais pourquoi mettre vingt minutes pour les abattre, et cela devant dix mille personnes.

La foule s'étant écoulée, ils purent regagner leur hôtel.

(A suivre.)

Tombé du sac à caramels de Fridolin...

Histoire de... poires !

Sans témoigner le moindre enthousiasme, deux amis sont en train de payer le solde d'un cautionnement fait, comme hélas bien trop souvent, à la légère. Pendant que l'employé de l'établissement financier prépare la quittance pour solde de tout compte, l'un des deux, s'adressant à son compagnon d'infortune, lui dit :

— *C'est comme au yass, quand la partie est terminée, on efface tout, même les pommes !*

— *En effet, réplique l'autre, mais avec cette différence qu'aujourd'hui, il reste encore les... poires !*